

Brault professeur
Un souvenir

Georges Leroux

Number 7, Fall 2005

Yasuhi Inoué

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/2327ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers littéraires Contre-jour

ISSN

1705-0502 (print)

1920-8812 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Leroux, G. (2005). Brault professeur : un souvenir. *Contre-jour*, (7), 55–57.

Brault professeur

Un souvenir

Georges Leroux

Pour mémoire, car il s'agit d'un temps très lointain, et pour vous saluer, cher Jacques Brault, je voudrais évoquer ce lieu béni de l'Institut dominicain des études médiévales où vous avez été un professeur d'esthétique. Bien sûr, il s'agissait du Moyen Âge, et nous n'avions rien à craindre d'un trop plein de théorie, ce n'était pas votre genre et pour tout dire, à cette époque, pas celui de vos étudiants non plus. J'ai l'honneur et le privilège d'avoir été l'un d'eux et de ce fait, de vous avoir connu philosophe avant même de vous avoir lu.

La catégorie de l'esthétique présentait un peu de flou, les frontières avec la poésie n'étaient pas étanches, elles étaient surtout fournies par le fait que partout ailleurs, vous encerclant pour ainsi dire d'un cercle scolastique complet, régnait la doctrine et les grands maîtres. Quand on prenait contact avec vous, ce mot changeait de sens. Albert le Grand, Bonaventure, certes, comptaient pour vous, mais vous m'expliquerez un jour comment Saint-Denys Garneau pouvait occuper les heures des apprentis médiévistes auxquels vous aviez affaire. Quand je vois mon écriture sur le premier recueil portant votre nom dans ma bibliothèque, et que je note la date 1965, je dois me rappeler, mémoire exigeante, que

j'avais alors vingt ans. Mais en aviez-vous tellement plus ? Il ne me semble pas vous avoir vu changer au cours des ans, et comme votre cher ami, Benoît Lacroix, j'oserais suggérer que vous aviez déjà un âge éternel au moment où vous nous parliez du poète de Portneuf, toujours bien sûr en introduction aux fameuses études d'Edgard de Bruyne.

Nous avons examiné la veille, dans la belle salle de la bibliothèque du couvent, les *Monumenta* de l'histoire de la Germanie, que je n'ai jamais rouverts depuis, et le Père Giguère nous avait montré quelques fac-similés de manuscrits de Bohême. Mais votre séminaire était différent, je dirais qu'il était médiéval par défaut, votre cœur était ailleurs, tout le monde le savait : il y avait d'abord bien sûr votre cher Saint-Denys Garneau, mais il y avait surtout le fait que toutes ces entreprises érudites vous laissaient sans doute indifférent. Derrière ces savantes explorations, il y avait en effet une folie poétique, un trouble et une mélancolie que vous vous efforciez de nous faire reconnaître et que nous étions si mal préparés à entendre. Des semaines entières passées à commenter Tristan prélevaient leur lot, pour ne rien dire des heures à écouter les troubadours. Mais, comment dire, nous n'étions jamais assez amoureux. Autant que vous, cela ne semblait pas possible.

Je me souviens d'un jour, terrifiant, où vous nous aviez donné une tâche de lecture, ni petite, ni grande, quelque chose de simple certainement, peut-être une étude de Mme Daveluy sur les cathares et les cathédrales, ou encore de Panofsky ou du bon Gilson, peut-être même de cette petite femme en tailleur Chanel et au chignon classique qui fumait et empestait la bibliothèque, Mlle d'Alverny, qui avait écrit, paraît-il, des pages superbes sur la tradition du Tristan. C'était, vous vous en souviendrez, votre grande affaire, Tristan et Iseut, je dirais jusqu'à la folie, puisqu'après tout c'était le texte où vous nous conduisiez. Tout un cours sur ce texte. Et puis, l'heure du séminaire sonna : un soleil déjà sombre illuminait la cime des érables qu'on voyait des fenêtres du *Stone Castle*, et nous étions une petite huitaine autour de vous. Vous demandâtes : qui peut me résumer l'argument, l'approche ? Silence mortifié, regards au sol, ce n'était pas votre habitude de nous interroger, mais au lieu de

nous reprendre, et sans doute étiez-vous déjà très las des ignorants et des médiocres que nous étions, vous entrâtes dans une colère assez rude, nous disant que ce n'était pas la peine de nous enseigner si nous étions si lâches. Et puis, après quelques instants, vous nous avez regardés, tous autour de la grande table, et vous êtes sorti.

J'ai compris ce jour-là que vous étiez quelqu'un d'autre, que votre exigence avait ses rigueurs propres et que vous écouter exigeait que nous soyons aussi poètes, et pour nous faire pardonner, nous organisâmes un séminaire de musique auquel vous nous fîtes le plaisir de participer. Nous écoutâmes du Guillaume de Machaut et du Josquin des Prés, et vous étiez ce jour-là de belle humeur, prêt à revenir sur la *Folie Tristan* et sur tous ces poètes mélancoliques du Moyen Âge, ces frères troubadours que vous saviez si bien nous lire, et dont la parenté, disiez-vous souvent — j'ai relu les notes de vos leçons —, avec les poètes d'ici était la plus profonde qui soit. Vous partagiez cette idée avec le Père Lacroix, qui ne cessait de répéter que le Moyen Âge était encore vivant dans les vallées de Charlevoix ou de la Beauce.

1965 fut donc pour moi l'année où je lus *Mémoire*, engagé peut-être par l'exergue de Rilke que vous aviez placée comme un appel, et où je commençai avec vous un dialogue de lecture silencieux qui dure toujours. Mais ce fut aussi l'année où je sus que vous n'étiez pas d'abord la personne que nous rencontrions dans notre séminaire de quatre heures, et qui était si facilement ennuyée par nous (le contraire n'était jamais vrai). Je reprends encore ce livre aujourd'hui et je veux vous dire que sa douceur et sa mélancolie demeurent marquées pour moi par le Tristan qui vous habitait au moment où vous l'écriviez.